

LES INDOCILES

© 2023 éditions Project'iles.

9, Allée Pablo Casals

87410, Le Palais-sur-Vienne

« Les éditions Project'iles reçoivent l'aide de la DAC Mayotte, de l'ALCA Nouvelle Aquitaine pour la publication et la promotion de leurs livres. »

La traductrice remercie le CNL pour l'aide à la traduction de ce roman.



« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

© La photo de couverture est tirée du film d'Amil Shivji intitulé Vuta N'Kuvute (*Tug of War*) avec l'aimable autorisation de Big World Cinema/Kijiweni Productions.

Design graphique : Vincent Plisson

Photo de l'auteur : Sabri Atigh.

ISBN : 978-2-493036-15-5

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès
94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : Pollen - 61, Z.I du Bois Imbert
85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

ADAM SHAFI ADAM
Traduction du swahili par :
Aurélie JOURNO

LES INDOCILES

Roman 9 Tantara

pʼ

© 2023 éditions Projectiles.

©Adam Shafi Adam, 1999

sous le titre : *Vuta N'Kuvute*

Publié pour la première fois en langue swahilie par Mkuki Na Nyota
Publishers Ltd, Dar Es Salaam, Tanzania.

À mon père, Shafi Adam Hila

Note de la traductrice :

Le toponyme « Zanzibar » désigne l'archipel de Zanzibar, composé des îles d'Unguja, de Pemba et d'autres petites îles. L'action du roman se déroule principalement sur l'île d'Unguja, sur laquelle se trouve la capitale, Zanzibar City. Nous avons conservé dans la traduction la distinction entre ces différents toponymes.

Pour faire goûter au lecteur la saveur du swahili, certains termes ont été conservés dans la traduction. Ceux-ci sont suivis d'un astérisque lors de leur première occurrence et sont regroupés dans un glossaire final.

Chapitre 1

Dès qu'elle eut ses premières règles, Yasmin fut donnée en mariage. Comme elle, son mari appartenait à la communauté des Ithnashiria et il habitait dans son quartier, à Mtendeni.

C'était un mari qui ne lui ressemblait en rien, ni par l'âge, ni par le tempérament. Là où Yasmin n'était qu'une gamine de quinze ans, Bwana Raza, son mari, était déjà un petit vieux de cinquante-deux ans. Là où Bwana Raza était déjà usé par les années, Yasmin n'était encore qu'une jeune fille encore en herbe, qui ne connaissait rien à la vie.

11

Elle avait accepté d'être mariée dans l'unique but de faire plaisir à ses parents. Il n'y avait rien d'agréable à être mariée à un vieux qui aurait pu être son père. Elle n'appréciait guère qu'il la suive un peu partout et, les rares fois où ils allaient ensemble au cinéma, elle détestait même s'asseoir à côté de lui.

Yasmin avait une petite bouille ronde et pleine comme une tomate et de grands yeux brillants qui semblaient toujours au bord des larmes. Elle avait un petit nez fin et, sous ce nez, ses deux lèvres dessinaient une belle bouche qui n'était jamais au repos tant elle avait l'habitude de rire, révélant ainsi deux belles rangées de dents. Son épaisse chevelure d'un noir brillant retombait paisiblement sur ses épaules. Elle n'était pas bien grande mais pas ridiculement petite non plus et ses jambes légèrement arquées ajoutaient à la grâce de sa démarche quand elle se promenait.

Yasmin n'aimait pas du tout être mariée à un homme comme

celui-là : elle aurait de loin préféré avoir un mari de son âge. Elle aurait voulu trouver un mari qui ferait dire à ceux qui le voyaient : « Ah ça, c'est un vrai mari que Yasmin s'est trouvé ! » Elle avait désiré aimer mais n'avait pas trouvé celui qu'elle aimerait. Ce qu'elle voulait, elle, c'était un garçon de son âge, qui lui aurait témoigné de l'amour et sur qui elle aurait pu déverser tout l'amour qu'elle avait dans le cœur.

Comme beaucoup d'Indiens en Afrique de l'Est, Bwana Raza était commerçant, et tout Mtendeni le connaissait. Il avait un grand magasin de vente au détail. Comme son magasin donnait sur la route, il était toute la journée envahi de chalands venus demander ceci ou cela. Celui-ci voulait un demi-kilo de riz sur-le-champ, celui-là une grappe de tomates, un autre pour un demi-shilling d'épices, et toute la journée Bwana Raza luttait pour faire entendre sa voix au-dessus de celles de ses clients. Depuis son mariage, c'était elle, Yasmin, qui l'assistait dans son travail au magasin.

L'absence d'amour pour Bwana Reza ajoutée à ces longues journées de travail au magasin faisaient que Yasmin détestait la vie conjugale et son mari. Elle aurait préféré mourir que d'offrir son corps à cet homme. Quand arrivait le soir, elle était épuisée et s'endormait à peine sa tête posée sur l'oreiller.

Mais même après s'être endormie, Yasmin ne goûtait pas au bonheur du sommeil car elle était sans cesse réveillée en sursaut par la grosse voix éraillée de son mari qui l'appelait depuis le salon pour lui poser telle ou telle question.

« Yasmin ! Elle a apporté combien de beignets de riz aujourd'hui, Bi. Mashavu ? » demandait Bwana Raza, occupé à faire les comptes de la journée. Souvent, Yasmin ignorait ces questions et restait plongée dans un profond sommeil. Dans ces moments-là, complètement absorbé par ses comptes, Bwana Raza ne supportait pas la moindre plaisanterie, et souvent Yasmin l'entendait s'emporter contre lui-même. Lorsqu'il en arrivait là,

c'était souvent qu'il avait subi une perte, d'argent ou autre. Il ne cessait de se plaindre de ses pertes et jamais on ne l'entendait parler de ses gains. C'était là un secret connu de lui seul.

Quand il était occupé à faire ses comptes, Bwana Raza fumait bîdi* sur bîdi et leur fumée répandait alors leur horrible odeur dans toute la maison. Une fois ses comptes finis, il continuait de les enchaîner jusqu'au lit, où il trouvait Yasmin profondément endormie.

La chambre de Bwana Raza était pleine de bric-à-brac. Sacs de farine, régimes de bananes, cartons de feuilles de thé, conserves de lait. Seuls deux tableaux ornaient les murs. Sur le premier on lisait, en belle calligraphie arabe, les noms de Fatma, d'Ali, d'Hassan et d'Hussein. Le second représentait un cheval surmonté d'une main aux doigts tendus. Il y avait aussi un beau fauteuil en teck, dont les pieds et les côtés étaient joliment ouvragés. Bwana Raza l'avait acheté aux enchères de Darajani. Dans un autre coin de la pièce, il y avait un siège à marimba et au-dessus, une étagère clouée au mur. Sur cette étagère étaient étendus des vêtements sales et à son dernier crochet pendait un petit tasbih.

13

La chambre ne ressemblait pas à un endroit où se reposer. C'était un endroit où passer la nuit jusqu'à ce qu'arrive le lendemain matin et que les affaires reprennent comme d'habitude. Quand il entrait dans la chambre après avoir fini son travail Bwana Raza ne disait pas un mot. C'était on se déshabille et on se jette au lit. Alors, il se tournait et se retournait, roulant d'un côté puis de l'autre. Parfois, il s'endormait profondément, parfois il se relevait brusquement pour allumer la lumière, chercher une bîdi et des allumettes. Quand il les avait trouvées, il en allumait une, en fumait la moitié, ce qui suffisait à emplir la chambre de fumée, puis il se rallongeait. Alors, il lui arrivait de se tourner vers Yasmin pour la caresser et se serrer contre elle, il l'appelait et lui demandait : « Yasmin, tu dors déjà ? » Yasmin, elle, dormait, emportée bien loin dans ses rêves d'enfant. Bwana Raza la tournait et la retournait, la couvrait de caresses, et de temps à autre elle se réveillait brièvement avant de

se rendormir immédiatement.

Comme à son habitude, Bwana Raza se redressa brusquement et alluma la lumière. Il prit une allumette et sortit une bîdi de la poche de la chemise qu'il avait accrochée à l'étagère. Il l'alluma et inspira la fumée par grandes bouffées, à s'en emplir les poumons. Il l'expira en une fois par le nez et la bouche, et cette fois, au lieu de n'en fumer que la moitié, il la fuma entièrement. La fumée envahit la pièce tout entière jusqu'à envelopper complètement Yasmin. Elle se mit à tousser et finit par se redresser, mais elle se rallongea aussitôt, et dès qu'elle eut reposé sa tête sur l'oreiller, Bwana Raza éteignit la lumière et s'allongea, serrant sa femme dans ses bras.

— Ne m'embêtez pas, Bwana, je veux dormir, moi.

14

— Pourquoi dors-tu si tôt ? Il n'est que huit heures, d'abord. Réveille-toi qu'on discute un peu, grogna Bwana Raza. Yasmin l'ignore et se rendormit.

Bwana Raza se releva pour allumer la lumière. Il observa sa femme et admira sa beauté. C'était le seul moment de la journée où Bwana Raza avait le temps de la regarder. Il s'allongea à nouveau après avoir éteint la lumière et cette fois, il fit tourner Yasmin pour qu'ils soient face à face. Quand elle voulut se tourner, Yasmin sentit la barbe rêche de Bwana Raza lui râper le visage, une barbe que, pour la quatrième journée consécutive, il n'avait pas eu le temps de raser.

Elle sentait les rides de son visage et, à chacune de ses inspirations, l'odeur infecte de la bîdi. Elle tourna la tête à gauche puis à droite, s'efforçant par la ruse d'échapper à son mari et se rendormit aussitôt.

Pour Yasmin, la nuit n'était jamais assez longue, car à peine le soleil levé et le matin arrivé, il lui fallait retourner à son travail de vendeuse au magasin. Ce qui avait occupé Bwana Raza toute la nuit, elle n'en avait aucune idée, car la nuit, elle était complètement ailleurs, dans un autre monde, celui du sommeil. Bwana Raza ne

tirait aucune joie d'avoir une femme ni Yasmin d'avoir un mari. C'était le hasard qui avait lié la vie de ces deux êtres et chacun souffrait de cette situation qui éveillait chez Yasmin un sentiment d'injustice : elle y voyait le signe du dédain du monde à son égard, ce monde qui lui avait imposé un mari bien trop âgé et qui ne l'attirait absolument pas.

Même si Yasmin passait une grande partie de son temps au magasin, elle avait toutefois trouvé le temps de se lier d'amitié avec sa voisine Mwajuma. Mwajuma était une jeune femme africaine, et sa personnalité joyeuse et rieuse fit que Yasmin transgressa l'interdiction tacite pour les Indiens de fréquenter les Africains.

Il n'était pas étonnant que Yasmin se sente attirée par Mwajuma car celle-ci était l'attraction du quartier. Petits et grands, jeunes et vieux, tous la connaissaient pour avoir discuté avec elle. Pour ce qui était de blaguer, de rire et de profiter de la vie, elle n'avait pas sa pareille. Et pour ce qui était des conseils et des leçons, elle en avait toujours à revendre.

15

C'était une toute jeune femme, de vingt-cinq ans tout au plus, mais comme elle était très mince, elle paraissait encore plus jeune. Elle avait une petite voix perçante et quand elle parlait, tous les voisins savaient que Mwajuma était là.

Elle avait un visage fin, harmonieusement effilé et le regard lascif, avec ses paupières mi-closes et ses yeux pleins d'œillades, si bien que ses amis l'avaient surnommée « zyeux mielleux » et qu'on peinait à distinguer les moments où elle était ivre de ceux où elle était sobre. Certains voisins disaient qu'elle mâchait de la cola.

Elle était de taille moyenne et quand elle portait ses vêtements préférés, un kanga* noué à la taille, un second jeté sur les épaules, et qu'elle coiffait ses cheveux en quatre belles tresses, il était impossible de la croiser sans la remarquer immédiatement. Dès qu'elle en avait l'occasion, Yasmin se faufilait hors du magasin pour lui rendre visite et c'était la seule personne à qui elle racontait l'épreuve qu'était pour elle la vie auprès de son vieillard de mari.

Ce jour-là, Bwana Raza avait terminé ses comptes de bonne heure. Il entra dans la chambre, s'assit sur le fauteuil en teck et se mit à fumer ses bidis sans dire un mot à Yasmin qui était encore éveillée. Allongée sur le dos, elle fixait les poutres au plafond comme pour les compter. Plongée dans ses pensées, elle réfléchissait à la manière dont elle pourrait se refuser à son mari, mais elle avait beau réfléchir, elle ne trouvait aucune excuse valable.

Bwana Raza, un mégot de bidi aux lèvres, commença : « Ces jours-ci, les affaires vont mal. J'ai beau faire les comptes, je ne trouve que des pertes. Mon riche ami de Kibaniani a même refusé de m'avancer de la marchandise parce que je ne l'ai pas encore payé pour celle du mois dernier. Je suis criblé de dettes et je ne sais plus quoi faire. »

16

Yasmin se contenta de le regarder sans rien répondre, les affaires du magasin étaient le cadet de ses soucis.

« Je ne peux pas continuer comme ça, moi, il faut que je cherche un autre endroit où ouvrir un magasin », Bwana Raza continuait à se plaindre en serrant son mégot entre ses ongles. Yasmin ignore son blabla, lui tourna le dos et fut aussitôt emportée par le sommeil. Quand elle se réveilla, le matin était déjà là et Bwana Raza occupé à ouvrir le magasin.

Moins d'un mois plus tard, Raza avait écrit à Mamdali, son oncle de Mombasa, pour lui expliquer ses problèmes. Mamdali était un Zanzibari installé depuis longtemps à Mombasa. Là-bas, c'était un homme important et, du fait de ses longues années d'expérience, il avait de nombreuses responsabilités au sein de la communauté Ithnashiria. Il possédait une prestigieuse boutique sur Salim Road et la plupart des commerçants le connaissaient. C'était un homme respectable et de confiance ; pour lui, obtenir un prêt – même d'un million de shillings – auprès des plus riches de la ville était une simple formalité.

Aussitôt après avoir reçu la lettre de Raza, Mamdali y répondit et lui conseilla de déménager à Mombasa et d'y ouvrir un magasin

de fruits et légumes dont il pourrait tirer grands profits.

Yasmin et son mari étaient assis au salon et prenaient leur déjeuner. Bwana Raza se demandait comment aborder le sujet de leur déménagement à Mombasa. Ils continuèrent à manger en silence pendant un moment, puis Bwana Raza se lança :

— Ma chère femme, je pense qu'il vaudrait mieux que nous quittions Unguja.

Yasmin fut surprise, elle ignorait d'où sortait cette histoire et comment on en était arrivé à parler de quitter Unguja.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Ala* ! Mais je t'ai pourtant dit que les affaires ne vont pas fort en ce moment.

— Quitter Unguja pour aller où ?

17

— Mombasa.

— Et qu'est-ce qu'on y ferait ?

— Mais je te l'ai déjà dit !

— Dit quoi ?

— Que mon oncle avait répondu à ma lettre.

— Ah, non, vous ne me l'aviez pas dit.

— Ala ! Bon, peut-être que j'ai oublié. Mon oncle a répondu à ma lettre et il m'a conseillé de déménager à Mombasa et d'y ouvrir un magasin de légumes.

Yasmin baissa les yeux, son morceau de chapati à la main.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda Bwana Raza, impatient de connaître l'avis de sa femme.

— Ah, cette vie que nous vivons vous et moi me rend bien assez malheureuse. Moi, je pense qu'il vaut mieux que vous me rameniez chez mes parents quand vous partirez pour Mombasa, répondit Yasmin d'une voix craintive, son morceau de chapati

toujours serré entre ses doigts.

Yasmin avait très peur de son mari, parce qu'il s'entendait très bien avec ses parents. À ses yeux, mécontenter son mari revenait à mécontenter ses parents, même si elle détestait vivre avec Bwana Raza. Elle espérait qu'il la répudie mais elle n'osait pas le lui demander directement. Elle le supplia de la ramener chez ses parents, mais il refusa tout net.

Bwana Raza commença les préparatifs pour le voyage jusqu'à ce que tout soit parfait. Son passeport et celui de sa femme étaient prêts et il ne restait plus qu'à annoncer à Yasmin la date de leur départ. Il attendit un moment opportun pour le lui dire et il n'avait d'autre moment pour le faire que le soir.

Raza avait fumé tout son soûl, lui et sa femme étaient couchés.

18

— Yasmin, appela-t-il doucement.

— Qu'est-ce que vous voulez, Bwana ?

— Tout est prêt pour notre voyage, nous partirons après demain, le trajet prendra quatre jours en bateau. Nous passerons par Pemba et Tanga.

— Et ce dont je vous avais parlé, vous n'y avez pas réfléchi ?

— De quoi donc ?

— Je vous avais dit que vous n'aviez qu'à me ramener chez mes parents, partir en avance, et je vous rejoindrai plus tard.

— Arrête avec cette histoire, nous irons ensemble, toi et moi ! dit Bwana Raza, avec colère cette fois.

Yasmin n'osa pas contredire son mari car ce n'était pas dans sa nature. Elle resta silencieuse. Et peu de temps après, comme à son habitude, elle fut emportée par le sommeil.

Le lendemain, le magasin de Bwana Raza resta fermé et tout le quartier avait entendu parler du déménagement de Bwana Raza et de sa femme. La journée durant, Bwana Raza et sa

femme s'affairèrent à tout emballer. Ils remplirent panier après panier et ce jour-là, Raza ne cessa de fumer bidi sur bidi. Ils finirent à dix-neuf heures. Yasmin se dit qu'il vaudrait mieux qu'elle demande à son mari la permission d'aller dire au revoir à sa mère à Kiponda. La permission lui fut accordée, Yasmin se lava et se changea rapidement et, peu après, elle se mit en route.

Vers vingt heures, elle trouva sa mère assise sur le canapé au salon. Yasmin n'eut même pas le temps de la saluer que Zenabhai l'assailait déjà d'un flot de paroles dans son swahili approximatif, dû à ses longues années de vie de recluse à l'écart des Swahilis :

— Pourquoi tu es venue là toute seule cette heure ?

— Je suis venue te dire au revoir, Maman.

— Tu allés où ?

— Alors Bwana Raza ne t'a pas dit ?

— Dire moi quoi ?

— Nous partons à Mombasa ouvrir un nouveau magasin.

— Raza a pas venu cette fois, moi, je pensais lui avait malade.

— Ah ! Il va bien, mais il a beaucoup de travail.

Yasmin ne resta pas longtemps chez sa mère, et après avoir discuté un peu, elle prit le chemin du retour.

Sur le chemin, elle se dit qu'il ne serait pas raisonnable de partir sans saluer personne dans le quartier, et, avant de rentrer chez elle, elle passa chez son amie Mwajuma.

Toc, toc, toc, elle frappa à la porte.

— Hodi*, il y a quelqu'un ?

— Qui est là ? demanda une voix perçante.

— C'est moi, répondit Yasmin.

Aussitôt, Mwajuma ouvrit la porte, une lampe à huile à la main.

— Oh, Yasmin, qu'est-ce qui t'amène à cette heure ? Tout va bien ?

— Rien de grave, shoga*, je viens juste te saluer.

— Tu viens me saluer, alors entre, entre !

— Ah, je suis pressée, je ne peux pas entrer, en fait, je n'ai pas dit à mon mari que je viendrais te voir, il sait seulement que je suis allée à Kiponda chez ma mère et si je tarde trop, ça va faire toute une histoire, tu le connais, ce vieux-là, il est jaloux comme c'est pas possible.

— Mais non, allez, entre, même pour deux minutes ! insista Mwajuma.

— Ah ! Babu* ! Tu sais comme il est quand il commence à râler, il ne s'arrête plus !

— Ah, shoga, ne t'en fais pas pour ça, tous les vieux qui ont épousé des petites jeunes sont comme ça, ne t'occupe pas de ce qu'il dit, va !

— Bon, je vais rester un peu.

Mwajuma fit entrer Yasmin au salon. Elle aviva la flamme de la lampe qu'elle tenait à la main pour qu'elles se voient mieux. Elle l'invita à s'asseoir sur le banc du salon, tira la natte à côté d'elle et s'assit.

— Ehen ! Alors, explique-moi ça depuis le début, demanda Mwajuma à voix basse, un sourire aux lèvres.

— On part, mon mari et moi, on va à Mombasa.

— Eh, babu, ça j'en avais entendu parler dans le quartier, mais je n'y croyais pas du tout !

— Hé ! Vraiment, rien ne reste secret dans ce monde : comme ça les voisins sont déjà au courant ? demanda Yasmin tout étonnée.

Mwajuma se leva de la natte où elle était assise et vint s'asseoir sur le banc près de Yasmin. Elle se rapprocha d'elle et lui demanda

en chuchotant :

— À ce qu'il paraît, tu ne veux pas le suivre ?

— Ah Mwajuma, toi, vraiment ! Je ne te dirai rien, couvre le plat que l'indiscret ne le voie pas...

Yasmin leva le poignet, jeta un coup d'œil à sa montre et sursauta :

— Lo* ! Dix heures moins le quart ! Mon dieu ! Qu'est-ce que je vais pas entendre en rentrant, au revoir, insh'allah on se reverra, si Dieu le veut !

— Allez, au revoir, shoga, moi aussi je dois me mettre en route. Là telle que tu me vois, j'allais me doucher : ce soir à Mpirani, il y a une grosse soirée avec des musiciens de Dar.

— Bon, alors si on ne se revoit pas, adieu ! dit Yasmin d'une voix triste.

21

— Merci d'être venue me dire au revoir, shoga, et n'oublie pas de m'écrire en arrivant à Mombasa.

Yasmin se dépêcha de rentrer chez elle, pleine d'inquiétude. Après avoir coupé par deux ou trois ruelles, elle vit qu'elle était déjà arrivée. Elle ouvrit la porte doucement, et quand elle entra dans le salon, elle trouva Bwana Raza assis sur une chaise, qui fulminait comme un hippopotame.

— Pourquoi rentres-tu si tard ? cria Raza hors de lui, et la fumée de sa bîdi lui sortit du nez et de la bouche en même temps que ses mots.

— Ma mère n'arrêtait pas de parler et moi, j'ai dû rester là à l'écouter. Vous savez comme elle est quand elle s'y met.

Raza poussa un gros soupir, comme quelqu'un qui se décharge d'un lourd fardeau :

— Bon allez, il se fait tard, allons nous coucher.

Quand le jour du départ arriva, ils furent réveillés à l'aube par

la voix sonore du muezzin de Jamatini, amplifiée par des haut-parleurs pour être entendue clairement jusqu'à Mtendeni et tous les quartiers avoisinants. Yasmin rassembla les bagages prêts depuis la veille. Ils mangèrent, et quand ils eurent fini, ils s'habillèrent. Une fois habillés, ils ressemblaient à deux jeunes mariés, malgré l'âge avancé de Raza. Puis Raza se mit à taquiner Yasmin, « Je t'avais dit qu'on voyagerait en bateau, mais c'était un mensonge, on prend l'avion. Tu as déjà pris l'avion, toi ? » demanda Raza dans un sourire qui accentuait les sillons qui creusaient son visage.

22

Yasmin ne répondit pas, elle resta là à sourire, on aurait dit qu'elle se réjouissait vraiment de ce voyage. À dix heures et demie, ils étaient tous les deux mêlés à la cohue des autres passagers à l'aéroport de Zanzibar. Après des discussions animées avec les agents de l'immigration et des douanes, ils montèrent à bord. Peu après, ils flottaient dans les airs au-dessus d'Unguja, portés par le vent qui soufflait directement depuis l'océan, et laissaient sous eux les rivages qui bordaient l'île, ornés de cocotiers qui se balançaient fièrement au vent. Dans l'avion, ils s'assirent épaule contre épaule et Bwana Raza laissa à Yasmin le siège près du hublot pour qu'elle puisse profiter de la magie du voyage dans les airs.

Même si le paysage qui défilait sous elle plaisait beaucoup à Yasmin, le plaisir qu'elle en tirait ne cessait d'être gâché par l'épais visage de Bwana Raza qui s'approchait d'elle pour lui dire ou lui montrer telle ou telle chose. Ils s'élevèrent dans les cieux, toujours plus haut, et enfin, après un long voyage, ils entendirent la voix de l'hôtesse annoncer l'atterrissage. Ils se rapprochèrent de la côte de Mombasa et ils atterrirent peu après. Grâce à sa renommée, Mamdali était entré dans le terminal, jusqu'à un lieu normalement interdit aux citoyens ordinaires. Il accueillit Yasmin et Bwana Raza avec chaleur et respect, et son excitation et sa joie étaient telles qu'il en avait les larmes aux yeux. Une Vauxhall neuve les attendait devant l'aéroport et, après un court trajet, ils entrèrent dans la ville de Mombasa.

Quand ils arrivèrent chez Mamdali, ils trouvèrent sa demeure

préparée pour l'arrivée des invités : chaque objet était à sa place dans un salon rempli de toutes sortes de décorations. Une musique indienne enjôleuse sortait d'un imposant tourne-disque posé contre l'un des murs du salon, et les petits-enfants de Mamdali firent une brève apparition, curieux de voir les invités.

À peine une semaine après leur arrivée à Mombasa et grâce à l'aide de Mamdali, tout était prêt pour Bwana Raza : son grand magasin de légumes pouvait ouvrir. Quels que soient les légumes qu'on y cherchait, on était sûr de les trouver : épinards, choux, carottes, choux fleurs, pois chiches, okra et toutes sortes d'autres légumes encore.

Bwana Raza loua un bel appartement et l'aménagea avec soin, à l'image de la maison de Mamdali, et cette fois la chambre à coucher fut élégamment décorée, elle n'avait rien à voir avec celle qu'ils avaient à Mtendeni, pleine de bric-à-brac.

L'appartement était au deuxième étage d'un grand immeuble avec trois grands balcons. Dans le salon, une fenêtre donnait à l'est sur la route de Kilindini qui menait, en ligne droite, au port, et l'autre, côté ouest, faisait face à celle de l'appartement voisin. Les habitations du quartier étaient anciennes, collées les unes aux autres, et, pour celles qui se faisaient face, séparées par une étroite route goudronnée qui serpentait dans tout le quartier. Les épais murs de terre, de ciment et de pierre de ces immeubles offraient à leurs habitants un semblant de fraîcheur et, grâce à eux, la vieille ville était préservée de cette chaleur toute particulière qui s'abattait sur Mombasa lorsque s'embrasait le soleil de l'après-midi.

C'est dans ce quartier que Bwana Raza entama sa nouvelle vie, la journée au marché, le soir chez lui. Mais contrairement à Unguja, où sa femme l'aidait dans sa boutique d'épices et de piments, ici, il vendait seul ses légumes au marché et Yasmin restait à la maison. Il n'y avait guère de commerces dans la vieille ville, qui, en journée, était très calme, chacun dans le quartier vaquant à ses occupations.

Bien que fatigant, son travail d'assistante auprès de Bwana Raza animait ses journées et ce jour-là, deux semaines après son arrivée, seule dans l'appartement, Yasmin se sentait désœuvrée, cernée par la solitude, sans personne à qui parler. Toute la journée à regarder par la fenêtre. Son seul divertissement était la musique indienne qu'elle écoutait sur l'imposant tourne-disque qui trônait dans un coin du salon.

24

Mais rester assise à écouter les chants et les joutes des musiciens ne suffisait pas à Yasmin, alors, de temps en temps, elle se levait et se mettait à danser au milieu du salon. Elle faisait ployer son corps, agitait les épaules et lançait des œillades. Elle levait puis baissait les bras, bien droite, roulant les hanches comme une anguille qui chercherait à se faufiler dans un trou. Elle se prenait pour une de ces danseuses de nachi que l'on voyait dans les films indiens. Et, chaque jour, quand elle s'adonnait à la danse, elle pensait être seule, loin de tout regard, un regard qui aurait aussitôt fait monter le rouge à ses joues. Seul le regard de Bwana Raza ne l'embarrassait pas, et quand Yasmin était de bonne humeur, il devenait l'unique spectateur de ce divertissement. Tout en dansant pour lui, elle s'asseyait sur ses genoux, lui embrassait les joues, et dans ces moments-là Bwana Raza se disait que la vie à Mombasa était bien douce : son commerce était florissant, Yasmin le rendait heureux, il n'avait aucun souci.

Ce dimanche, le soleil était déjà haut dans le ciel où se déployait un grand nuage comme pour protéger la ville de Mombasa de sa morsure. Bwana Raza était sorti de bonne heure courir au marché car c'était le jour de la semaine où les Wazungu* et ceux qui en avaient les moyens faisaient leurs courses pour la semaine entière. Contrairement aux plus pauvres pour qui le dimanche était un jour de repos et à ceux qui dormaient jusqu'à dix heures pour se remettre de leurs excès de la veille, pour les commerçants du marché, c'était le jour où il y avait le plus de travail. Le jour où faire entrer l'argent.

Yasmin, elle, se réveilla avec une bonne humeur qui ne l'avait

pas quittée depuis la veille ; ils avaient été au cinéma et s'étaient promenés dans les magasins. En rentrant, ils étaient tous les deux heureux. Et ce bonheur avait trouvé son prolongement dans ces activités qui réjouissent mari et femme entre les murs de leur maison.

Après avoir pris le petit-déjeuner, elle se sentit à nouveau oppressée, accablée par la solitude de l'appartement, et elle décida de chasser ce sentiment en écoutant de la musique. L'envie de danser la prit, elle se leva et se mit à virer et virevolter au milieu du salon. Elle n'avait aucune idée qu'à chaque fois qu'elle dansait ainsi, elle avait un admirateur, qui, captivé par ses mouvements, l'épiait à la dérobée. Mais aujourd'hui, à la fin du morceau, celui-ci se décida à la féliciter : il applaudit et lui lança un « Shabash ! »

Quand elle se retourna vers la fenêtre qui donnait sur celle du voisin, elle découvrit un jeune adolescent qui observait attentivement son petit jeu juvénile. Ils se regardèrent, mais Yasmin ne put soutenir le regard du jeune homme qui brûlait, ardent comme une torche. Elle repoussa la fenêtre et c'en fut fini de la danse pour la journée.

Elle ne ressentait pas l'embarras qu'elle avait imaginé ressentir mais bien plutôt de la fierté d'avoir un spectateur de plus, hormis Bwana Raza, car elle-même se demandait parfois « Quel genre de spectacle est-ce, sans public ? Même les giningi* ont leurs spectateurs ! » Et à partir de ce jour-là, une fois Bwana Raza parti vendre ses légumes, le salon de son appartement se transformait en une scène où se produisait Yasmin, en danseuse de nachi, avec, pour seul public, son voisin. Celui-ci était un jeune adolescent, de taille moyenne. Il avait les yeux marron et le regard vif, les cheveux longs, par endroits bouclés, par endroits crépus. Sous son nez, on apercevait l'ombre d'une moustache naissante qui révélait son entrée dans la puberté. Ses sourcils d'un noir profond commençaient à chacune de ses tempes pour se rejoindre au milieu de son front. Tranquillement assis à la fenêtre, il regardait la jeune femme s'employer sous ses yeux.

L'aiguille du tourne-disque glissa sur le dernier sillon, la voix se tut et, quand le morceau fut fini, Yasmin s'immobilisa, regarda le jeune homme et celui-ci lui demanda :

— Qui t'a appris à danser ?

— Moi-même, répondit-elle, tout en rejetant ses cheveux en arrière d'un mouvement de la tête.

— Tu pourrais être une très bonne danseuse de chakacha. Tu en as déjà vu ?

— Non.

— Tu aimerais en voir ?

— Oui.

— Samedi, Ali Mkali vient jouer à Sarigoi, tu iras ?

26

Yasmin s'appuya sur le rebord de la fenêtre face au jeune homme et réfléchit à une réponse. À présent, elle ne ressentait plus de gêne, au contraire, elle avait très envie d'en savoir plus sur le chakacha, qu'elle connaissait de nom depuis longtemps et dont elle avait déjà entendu et retenu certains morceaux. Des chansons comme « Kijembe* », « Mgomba* », « Usiniseme* » et beaucoup d'autres passaient sans cesse à la radio : pas deux jours sans qu'on les entende deux ou trois fois et Yasmin les adorait. Elle se pencha en avant puis se redressa et regarda le jeune homme : « Je te dirai », lui dit-elle.

Quel mensonge pourrait-elle servir à son mari pour qu'il l'autorise à sortir un samedi soir ? Elle était encore une étrangère à Mombasa, sans voisin ni ami, sans oncle ni tante, sans personne qu'elle pourrait utiliser comme prétexte pour obtenir sa permission.

Ce jeune homme l'avait mise face à un défi de taille et elle ne le vit ni le lendemain, ni le surlendemain. Elle continuait à danser chaque jour dans son salon, mais à chaque fois qu'elle regardait vers la fenêtre de son voisin, elle la trouvait close, sans personne

derrière. Elle poussa le volume du tourne-disque, au cas où il serait loin, pour qu'il l'entende et comprenne que le spectacle avait commencé, mais rien n'y fit ! Quatre jours, une semaine.

Alors, Yasmin prit conscience qu'il lui manquait plus qu'un spectateur pour qui danser. Lui manquait son voisin, un jeune comme elle. C'était comme si elle avait été plongée dans l'obscurité puis avait vu une lueur d'espoir qui avait aussitôt disparu. L'idée d'aller au spectacle de chakacha s'était évaporée de son esprit et ces chansons qu'elle écoutait auparavant pour danser ravivaient maintenant chez elle la pensée de ce jeune homme qui était loin d'elle. Comme un cerf-volant dont on aurait coupé le fil, le samedi fila, et Yasmin ne se souvint même pas que c'était le jour où elle devait inventer un mensonge pour obtenir la permission d'aller écouter Ali Mkali.

27

Alors, Yasmin se rendit compte que son désir n'était pas tant pour le chakacha que pour ce jeune homme dont elle sentait qu'il pourrait alléger sa solitude ; c'était un jeune garçon de son âge, qui vivait près d'elle, et il lui apporterait au moins le plaisir d'être ensemble, de discuter, de s'amuser. Comme une onde de choc, la disparition de ce jeune homme percuta le foyer de Bwana Raza et balaya sur son passage le bonheur qui venait d'y éclore. Et lorsque Bwana Raza lui-même se rendit compte que l'allégresse qui avait empli sa femme dans les premiers temps de leur nouvelle vie commençait à s'estomper, il ne put le supporter et lui demanda :

— Pourquoi es-tu comme ça en ce moment ?

— Comment ?

— Eh bien comme ça, comme tu es là.

— Et comment je suis ?

— Je trouve que ces jours-ci...

Avant même que Bwana Raza n'ait le temps de finir, Yasmin lui coupa brusquement la parole :

— Ces jours-ci, tu trouves que quoi ?

— Ces jours-ci, je te trouve toute triste, tu ne dances même plus le nachi.

— Parce que tu m'as épousée pour que je te danse le nachi ? Si tu veux qu'on te danse le nachi, tu n'as qu'à aller au cinéma ! Tu es grand, non, c'est quoi ton problème ?

C'était un soir comme les autres, Bwana Raza s'était lavé, avait noué un kanga à sa taille et était assis sur le fauteuil, agitant sa jambe droite posée sur la gauche, serrant entre ses doigts une cigarette allumée sur laquelle il tirait bouffée sur bouffée.

Bien qu'il la tienne fermement entre l'index et le majeur, elle faillit lui échapper. Comme si on l'avait soudainement giflé, il resta bouche bée, et la fumée s'échappa lentement de sa bouche ouverte pour se répandre en volutes dans le salon.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda-t-il dans un nuage de fumée.

— Quoi, tu n'as pas entendu ? lui rétorqua Yasmin, droite et arrogante sur sa chaise, déterminée. Elle fixait Raza sans crainte, le nez froncé, la bouche entrouverte ; l'insolence de la jeunesse affluait dans ses veines. Bwana Raza sut que c'était la goutte de trop, il ne savait pas quoi faire, Yasmin lui tenait tête et voilà qu'elle s'emportait, d'une colère aussi subite qu'un feu de coques de coco. Il se reprit, il lui fallait montrer sa virilité.

— Où sont passées tes manières ? Ces jours-ci, tu n'en as plus !

— Où est-ce que ça s'achète, ça ? Dis-moi que j'aille en acheter !

Sans savoir ce qu'il faisait, Bwana Raza se leva, jeta son mégot à moitié fumé, puis saisit Yasmin par le bras et la souleva.

— Lâche-moi ou je crie au meurtre jusqu'à ce que tous les voisins sortent aux fenêtres !

— Toi ! Quand je t'ai trouvée chez tes parents, tu n'avais rien !

Sans le sou, puant la pauvreté à plein nez et aujourd'hui, te voilà pleine de culot, hein ?

— Qui ça ? Moi ? Tu me...

Avant qu'elle n'ait fini, Yasmin reçut une gifle monumentale ; des lucioles de toutes les couleurs dansèrent soudain devant ses yeux. La lumière du salon disparut et elle fut plongée dans l'obscurité.

— Tu me...

Elle n'eut pas le temps de finir qu'elle reçut une seconde gifle. Yasmin tomba sur le canapé comme une masse, haletant comme une asthmatique.

Bwana Raza ne savait plus quoi faire, ses lèvres tremblaient, les mots étaient coincés dans sa gorge et aucun ne sortit. Il voulut soulever Yasmin, mais elle se dégagea de son étreinte, courut vers la porte et l'ouvrit. À toute vitesse.

29

Et à toute vitesse, Bwana Raza se lança à ses trousses, tout en la maudissant et en l'insultant, il dévala les marches quatre à quatre, mais avant d'arriver au premier étage, le kanga qu'il s'était enroulé à la taille se défit et glissa, le laissant nu comme à son premier jour. Voilà qu'un scandale en engendrait un autre, et il vit qu'il valait mieux la laisser partir, « cette sale gosse ». Yasmin disparut dans Mombasa.

Lorsqu'il sortit, il n'avait aucune idée d'où elle avait pu disparaître et il resta à tourner autour de l'immeuble, le ventre à l'air, un simple kanga à la taille. Un policier l'aurait-il vu qu'il l'aurait pris pour un voleur et arrêté. La journée passa. Le lendemain fila et les jours qui suivirent défilèrent, les uns après les autres ; de Yasmin, pas le moindre signe, et il resta seul, à souffrir en silence.

Chapitre 2

Yasmin arriva en bateau à Unguja vers six heures et demie du soir. Le soleil disparaissait à l'ouest et le ciel était voilé de nuages dorés teintés de mauve. Tous les passagers étaient déjà descendus du bateau et chacun se mit en route vers sa destination, sauf Yasmin qui restait immobile devant la grille qui menait à la jetée, debout, hébétée, sans autre bagage que le panier qu'elle tenait dans ses bras. Les porteurs lui tournaient autour comme des mouches autour d'une carcasse et tous la harcelaient pour aller lui chercher ses bagages.

31

Yasmin les ignorait et les regardait comme s'ils étaient fous. Son esprit était bien loin. Plongée dans ses pensées, elle se demandait « Où pourrais-je aller à cette heure-ci ? ». Intérieurement, elle tenait conseil et envisageait ses possibilités : « Chez maman ? Pour me faire insulter et renvoyer ? Chez mon oncle ? Ah ! Si je vais chez lui, il pourrait me chasser et faire un scandale, ce serait la honte du quartier. »

Yasmin se posait une foule de questions, mais ne trouvait pas de réponse, pas une. Elle se mit en route pour sortir du port, lentement, son panier à la main, sans savoir où aller. Les taxis lui tournaient autour, mais elle n'avait pour toute fortune que cinq shillings, et prendre un taxi était au-dessus de ses moyens, même si elle était épuisée et tenaillée par la faim.

Elle se traîna jusqu'au cinéma de Malindi. Elle alla directement jusqu'au *Passing Show**. Elle tourna à droite et arriva devant Amar

Waga*. Là, elle tourna à nouveau dans une ruelle étroite de Malindi et continua jusqu'à Rasam ; une fois arrivée, elle voulut se reposer mais après réflexion, elle se dit qu'il valait mieux qu'elle continue. Elle se rendit tout droit au *Dagger Club* et quelques pas plus loin se retrouva devant la maison de son oncle. Elle rassembla ses esprits avant de frapper. La femme de son oncle lui ouvrit et, d'une voix où se mêlaient surprise et frayeur, dit :

— Yasmin.

— Mon oncle est là ? demanda Yasmin, sans même la saluer.

— Non, il est parti prier à Jamatini. Qu'est-ce que tu fais là ? Quelles nouvelles de Mombasa ?

— Mauvaises.

32

— Pourquoi ?

— D'abord, ne me pose pas tant de questions, je meurs de faim et je suis épuisée, s'il y a de quoi manger, donne m'en que je mange un peu et ensuite on discutera.

Yasmin s'assit sur un fauteuil et posa son panier pendant que la femme de son oncle alla à la cuisine lui réchauffer à manger. La délicieuse odeur qui sortait de la cuisine fit saliver Yasmin et elle se dit qu'elle pourrait bientôt manger à sa faim.

Avant que le festin qui se préparait ne soit prêt, on frappa à la porte et, quand elle ouvrit, elle se retrouva face à son oncle.

— Qu'est-ce que tu fais ici à cette heure ? Tu es rentrée quand ? Où est ton mari ?

Yasmin ne sut que répondre à cette volée de questions. Elle resta silencieuse, comme frappée de stupeur.

— Je t'ai demandé où était ton mari, lui redemanda son oncle.

— Il est à Mombasa, je suis revenue, je ne peux plus vivre avec lui.

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu ne peux plus vivre avec Raza ?

L'oncle de Yasmin s'avança et franchit le seuil de la porte. Il entra dans le salon et s'assit sur un fauteuil.

— Ehen, explique-moi donc tout ça.

Yasmin baissa la tête, terrorisée.

— Mon oncle, dire la vérité est un don de Dieu, et la vérité c'est que je ne peux plus vivre avec Bwana Raza. Vraiment, je ne l'aime pas et je ne veux pas de lui. J'ai accepté de l'épouser seulement pour vous faire plaisir, à vous et à mes parents.

— Eh bien si tu ne peux pas vivre avec Bwana Raza, il n'y a pas de place pour toi ici, s'emporta son oncle. Il cria si fort que les voisins apparurent aux fenêtres. Je ne veux plus te voir ! Va te chercher un autre endroit où aller ! Va-t'en ! hurla l'oncle.

Yasmin hésita un instant en regardant son oncle, des larmes coulèrent lentement de ses jolis yeux.

33

— Va-t'en, je te dis ! Dégage ! Va retrouver celui que tu aimes !

— Si je m'en vais, où vais-je aller ? C'est ici chez moi, dit Yasmin désespérée.

— C'était chez toi jusqu'à ce que tu te maries. Nous t'avons trouvé un mari pour nous débarrasser d'un fardeau. Maintenant que tu as décidé de t'enfuir, trouve-toi un autre endroit où aller !

Les épaules de Yasmin s'affaissèrent, elle ne savait pas quoi faire. Elle sortit à petits pas et quand elle fut dehors, son oncle claqua la porte, tout en la maudissant et la couvrant d'insultes. Les voisins étaient tous à leur fenêtre et virent Yasmin sortir, son panier à la main, tremblante et penaude, comme douchée d'un seau d'eau froide. Elle réfléchit et se dit : « Est-ce que je vais chez maman ? Non, si j'y vais, les choses ne feront qu'empirer. »

Elle continua à marcher jusqu'à Darajani et là, elle hésita un instant. Elle plongea la main dans sa brassière et en sortit le billet de cinq shillings qu'elle y avait mis, l'examina en se demandant ce qu'elle pourrait bien s'acheter à manger avec cet argent. Elle alla

jusqu'à une vendeuse de manioc grillé et s'en acheta pour deux shillings. Elle se recroquevilla dans un coin et se mit à manger, tout en réfléchissant, les larmes aux yeux. Avant, elle mangeait du manioc grillé par gourmandise, aujourd'hui, c'était par faim. Elle le mangea en entier et s'essuya la bouche.

Alors, elle se demanda à nouveau où elle pourrait aller. Elle avait l'impression de vivre un désastre, que le malheur s'était abattu sur elle, elle ne savait pas quoi faire. C'est alors qu'une idée lui vint : « Mieux vaut que j'aille chez Mwajuma, peut-être qu'elle pourra m'aider. » Elle se mit aussitôt en route. Quand elle arriva, elle toqua à la porte et la voix de Mwajuma l'invita à entrer. Quand Mwajuma ouvrit la porte et vit Yasmin, elle sursauta et lui demanda :

34

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, shoga ?

— Ah, c'est horrible, je ne sais même pas quoi te dire.

— Viens, viens, allons à la cuisine préparer à manger.

Mwajuma poussa le mbuzi* vers Yasmin et l'invita à s'asseoir, pendant qu'elle continuait à cuisiner.

— Ehen ! Quelles nouvelles de Mombasa ?

— Mauvaises, les nouvelles, shoga. Je n'en pouvais plus de la vie avec l'autre Bwana Raza. Aucune joie, aucun plaisir, alors, à la fin, je me suis dit qu'il valait mieux que je rentre chez mes parents. Je suis allée chez mon oncle et je me suis fait chasser comme une chèvre, et chez ma mère, j'ai peur d'y aller, je sais ce qu'elle va dire. Yasmin hésita un instant et soupira. Je ne sais même pas où je vais dormir ce soir, continua-t-elle, en posant le panier qu'elle tenait dans les bras. Il lui paraissait lourd, même si les seules affaires qu'il contenait étaient une robe et les quelques sous-vêtements qu'une voisine lui avait donnés à Mombasa. Ça, et peut-être sa brosse à dent et du dentifrice.

— Shoga, ma pauvre. Qu'est-ce que tu comptes faire ? lui demanda Mwajuma avec compassion.

— Je n'en ai aucune idée, je suis venue chez toi pour te demander conseil. S'il te plaît, sauve-moi, sauve-moi de cette humiliation !

Mwajuma regarda Yasmin en secouant la tête :

— Écoute, shoga, reste ici, on va se serrer comme on peut, même s'il n'y a qu'un lit, lui dit-elle et elle la mena vers la chambre en s'essuyant les mains sur le kanga qu'elle avait enroulé autour de sa poitrine.

Yasmin fut invitée à entrer dans la chambre. Là, elle s'assit sur le lit et poussa un long soupir qui contenait toute la fatigue et l'inquiétude qui dominaient alors sa vie. Mwajuma laissa Yasmin se reposer et se hâta de finir de préparer le repas. Bientôt, un délicieux repas fut prêt : du riz cuisiné au lait de coco, un bouillon léger et quelques légumes mtoriro. Par chance, Mwajuma n'avait rien de prévu ce soir-là, et après manger, elles se couchèrent. Yasmin dormit d'un sommeil profond, épuisée qu'elle était. Peut-être se réveilla-t-elle une fois ou deux pour se gratter lorsqu'un moustique ou une punaise la piquaient, mais quand elle se réveilla, c'était déjà le matin. Dans la cuisine, elle entendait Mwajuma s'affairer à faire la vaisselle de la veille, et dehors, elle entendait les coups de pilon de deux personnes sur le mortier.

35

Peu après, le thé fut prêt et elles le burent. Mwajuma avait l'air pressé. Dès qu'elle eut fini son thé, elle prit son buibui* et l'enfila. Debout devant le grand miroir de sa chambre, elle se poudra les joues, dessina ses yeux au khôl. Elle peigna ses cheveux courts, qui n'étaient pas tressés ce jour-là, puis se tourna vers son invitée.

— Je vais y aller maintenant. Je vais à Mbuyuni chez mon tailleur voir si ma robe est prête, je reviens tout de suite après.

— Moi, je reste ici, tu me trouveras en revenant, dit Yasmin d'une voix triste à fendre le cœur.

Mwajuma sortit et laissa Yasmin seule. Yasmin se retrouva à nouveau cernée par le silence. Les seules voix qu'elle entendait

étaient peut-être celles des vendeurs de poisson ou de légumes, qui vantaient à grands cris leurs marchandises.

Pour Yasmin ce silence n'était qu'un silence extérieur car sa tête était emplie de pensées qui s'entrechoquaient avec fracas, qu'elle seule pouvait entendre. Elle se leva de son siège et s'allongea sur le lit. Il était soigneusement fait, recouvert d'une couverture rose dont le centre était brodé de fleurs. Tandis qu'elle se tournait et se retournait sur le lit, elle se saisit d'un des deux oreillers enveloppés d'une taie assortie à la couverture, le serra dans ses bras et s'allongea sur le ventre. Alors, à nouveau, ses pensées se mirent à défiler dans son esprit : elle se demandait comment elle pourrait affronter la vie alors qu'elle était seule et encore une enfant, un oisillon à peine sorti de l'œuf. Comment s'en sortirait-elle toute seule ? Jusqu'à quand vivrait-elle chez Mwajuma, qu'elle connaissait si peu ? Que dirait sa famille s'ils apprenaient qu'elle vivait chez les Swahilis avec des Africains ? Toutes sortes de pensées de ce genre défilaient et se bouscuaient dans sa tête.

36

En se retournant elle se trouva face au grand miroir qui était accroché au mur et, comme s'il l'attirait, elle se leva et s'en approcha. Toutes les pensées qui l'avaient occupée s'envolèrent subitement et elle se mit à observer son corps dans le miroir. Elle s'examina longuement, sous toutes les coutures, puis prit un peigne sur la petite table de la chambre et commença à peigner ses cheveux en arrière. Elle ne fut pas satisfaite du résultat. Elle recommença et peigna ses cheveux sur le côté. Elle se tourna et s'examina attentivement, d'un côté puis de l'autre, et quand elle vit que ça ne lui plaisait toujours pas, elle ferma la porte. Debout devant le miroir, elle retira sa robe et se retrouva en sous-vêtements.

Les mains sur les hanches, elle s'observa à nouveau, de face, de profil. Elle se retourna et se regarda mais cela ne lui allait toujours pas. Elle retira son soutien-gorge et observa ses seins, les prit dans ses mains, les soupesa et s'amusa à les agiter. Elle se tourna, de face, de dos, et soudain, comme si on l'avait surprise, elle s'éloigna

du miroir et se rhabilla à toute vitesse. Une fois habillée, elle se jeta sur le lit, roula sur le ventre et, aussitôt, se mit à pleurer.

Dans les pensées qui l'assaillaient, elle se demandait pourquoi une jolie fille comme elle, avec un corps aussi séduisant que le sien, devait à présent vivre dans le malheur et la pauvreté, pourquoi elle n'était pas aimée d'un jeune homme beau comme elle et indien, en plus. Un jeune homme qui marcherait à ses côtés, sa main dans la sienne, sous les regards jaloux de ses camarades. Elle s'interrogeait « Pourquoi ? Pourquoi ? » Elle se dit que peut-être Bwana Raza lui avait porté malheur ou qu'à force de rester chez elle aucun jeune homme n'avait eu l'occasion de la rencontrer. Mais, avant de trouver une réponse à ces questions, lui revinrent à l'esprit les pensées de la vie qui l'attendait. Elle continua à réfléchir jusqu'à épuiser toutes ses pensées et, emportée par le sommeil, s'endormit.

37

À présent, c'était une nouvelle vie qui attendait Yasmin, une vie qu'elle ne connaissait pas du tout, car, même si elle avait vécu à Ng'ambo*, elle n'avait pas vécu à la manière des habitants du quartier. Elle connaissait ses voisins de Mtendeni parce qu'elle travaillait dans leur quartier, dans la boutique de Bwana Raza, mais pas plus. Ce n'était qu'un heureux hasard qui lui avait fait connaître Mwajuma, en plus, peut-être, de leur tempérament commun.

Bien que d'une famille pauvre, Mwajuma, était une belle âme et sa générosité était exceptionnelle. Elle était prête à offrir le peu qu'elle avait à n'importe qui. Elle était pleine de compassion, toujours prête à aider celui ou celle qui lui parlait de ses problèmes, du moment qu'elle avait de quoi l'aider.

En plus, c'était une jeune fille qui ne s'embarrassait pas de sa réputation et elle profitait de sa liberté comme elle l'entendait. Elle était prête à tout faire, pourvu que cela lui apporte du plaisir, sans se soucier du qu'en dira-t-on. Et tous les samedis, sans exception, elle allait danser et c'était une grande amatrice de taarab*. Dans ce genre de musique, elle était très connue grâce à son groupe Cheusi

Dawa pour sa voix tantôt douce, tantôt puissante. Quel que soit le lieu du mariage, et même si la mariée manquait encore à l'appel, immanquablement, Mwajuma était déjà là, voilée dans son beau kizoro*, avec les autres filles du groupe. Et chez elle, c'était un ballet incessant de garçons et de filles qui allaient et venaient. Elle ne se souciait pas du tout de ce que pourraient en dire ses voisins, en bien ou en mal, elle faisait comme bon lui semblait.

Vers treize heures, Mwajuma revint de son expédition dans le quartier et trouva Yasmin qui dormait encore. Même si elle n'en avait pas l'intention, le bruit qu'elle fit en se changeant la réveilla.

— Je t'ai réveillée ? demanda Mwajuma, qui craignait avoir offensé Yasmin.

— Ah, je n'avais aucune intention de dormir ce matin, mais le sommeil m'a prise, dit Yasmin en s'étirant. Tu es déjà rentrée ? demanda-t-elle.

— Oui, je suis de retour, mais je n'ai pas trouvé mon tailleur. Je retournerai lui parler demain.

Après s'être changée, Mwajuma entra dans la cuisine et prépara le repas. Quand ce fut prêt, elles mangèrent. Puis, Mwajuma fit un peu de ménage. Et enfin, leur discussion put commencer.

— Je me disais bien que tu n'aimais pas Bwana Raza, se lança Mwajuma, certaine qu'à présent Yasmin était prête à vider son sac.

— Ah, celui-là ce n'est pas du tout le mari que je voulais, ce sont mes parents qui m'ont mariée et je ne pouvais pas aller contre leur volonté, dit Yasmin en souriant, révélant ses dents éclatantes comme du marbre.

Ce fut le début d'une longue conversation entre Yasmin et Mwajuma à propos de Bwana Raza. Elles passèrent le vieux au crible et peu à peu la discussion dériva et elles parlèrent de Mombasa. Alors, il fut question de la beauté de la ville, de la grande route de Kilindini éclairée de mille feux, des nombreuses boutiques du quartier de Salim Road et du fourmillement d'activités qui y